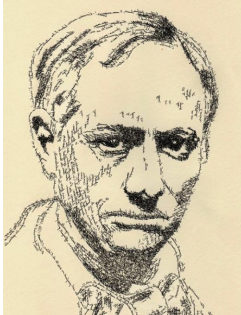


DANTE ET BAUDELAIRE

Baudelaire



L'œuvre de Claudel, Eluard, Reverdy, Max Jacob, Jammes, Supervielle se suffit mais n'ouvre pas une époque nouvelle¹. Baudelaire, Le rôle capital de Baudelaire et Rimbaud avait déjà éclaté aux yeux de la critique du XXème siècle. Marcel Raymond avait étudié les grandes généalogies. Maritain leur rendait justice et les situait dans une grande perspective, il leur attribuait la dignité suprême « d'avoir fait passer à l'art moderne les frontières de l'esprit »², régions des suprêmes périls où les plus lourds problèmes métaphysiques tombent sur les épaules de la poésie.

« Baudelaire, théologien autant qu'artiste, croit à l'immutabilité d'une condition humaine dont il déchiffre par lambeau, les paradoxes. Il examine hommes et choses en fonction de leur vocation métaphysique »³.

Après lui, la poésie moderne s'est trouvée engagée dans la recherche de sa pure essence où, découvrant à son tour un absolu en elle-même, elle se livre au poète dans une expérience incommunicable ou dans une poésie calcinée, exténuée. Cette ligne de développement est-elle propre à la France ou peut-elle s'élargir à d'autres pays ? Elle semble propre à la poésie française :

« Car la poésie anglaise a poursuivi son chant, avec des inflexions modernes. En bref, elle n'a pas perdu la tête en cherchant à savoir ce qu'elle est »⁴.

Rien de comparable dans cette description avec la très littéraire monomanie de définir un poète qui résume à lui seul la poésie française. Aragon l'a entrepris avec Hugo « qui est ce que la France peut aligner avec Dante et Pouchkine, et qu'on ne vienne pas me courir à me parler de Musset ou de Verlaine (...), ni avec Baudelaire, monsieur, question de taille »⁵.

« La poésie ressemble moins à Paris qu'à Versailles. Elle ne sait rien de la misère, cet argot. (...). Si le français moderne naît au temps de Louis XI, (avec Villon), la poésie moderne sort de ce tourbillon du romantisme et elle prend mille visages sans doute mais un seul la résume, où toutes les traditions et toutes les inventions fondent leur alliage, celui qui est le vrai poète de la nation française, et le plus grand poète de Paris ».

Hugo incarne aux yeux d'Aragon l'alliance du poétique et de l'historique. C'est même à lui qu'il appartient d'élever, lorsqu'ils le méritent, les événements politiques à la dignité d'événements historiques. Bref, pour Aragon, Hugo crée l'événement comme on dirait en langage moderne.

Mais il n'ouvre rien.

Baudelaire l'inclassable

Pour nombre de critiques, il occupe une place unique dans le panthéon français des poètes. Il n'appartient à aucune tendance et pourtant on les reconnaît toutes. Il est symboliste, ne serait-ce que par sa vision de la nature dont il fait un objet nouveau. Il a l'aspiration métaphysique du romantisme allemand. Partisan et chantre de l'isolement du poète « prince des nuées » il n'est pas resté étranger aux espoirs des hommes de son temps. En février 1848, il apparaît sur les barricades, mais son cri ne ressemble à aucun autre : « Il faut aller fusiller le général Aupick ! ». Humilié par ses proches qui le mettent en tutelle, offensé par la loi qui condamne quelques-uns de ses poèmes, il s'enferme ou on l'enferme dans un non-conformisme

¹ Maritain (J.), *La Clef des Chants*, op. cit., p. 783.

² *Frontières de la poésie*, p. 703. « La poésie est essentiellement philosophique ; mais comme elle est avant tout fatale, elle doit être involontairement philosophique » écrivait Baudelaire.

³ Salel (J. C.), « A propos du Baudelaire de Jean-Paul Sartre », *La Table ronde*, n° 3, mars 1948, p. 471.

⁴ *L'Intuition créatrice*, p. 243.

⁵ Aragon (L.), *Avez-vous lu Victor Hugo?* Les éditeurs français réunis, p. 21-22

désespéré. Il trouve dans le dandysme un appui et un alibi à un narcissisme extravagant. Mais il aspire à une forme de perfection inspirée de l'ancien stoïcisme. C'est Baudelaire qui met en évidence la tendance démoniaque du monde moderne. A La fin d'une *Etude sur Banville*, il déclare :



« *Beethoven a commencé à remuer les mondes de mélancolie et de désespoir incurable amassés comme des nuages dans le ciel intérieur de l'homme. Maturin dans le roman, Byron dans la poésie, Poe dans la poésie et dans le roman analytique (...), ont admirablement exprimé la partie blasphématoire de la passion ; ils ont projeté des rayons splendides, éblouissants, sur le Lucifer latent qui est installé dans tout cœur humain. Je veux dire que l'art moderne a une tendance essentiellement démoniaque* ». ⁶

Le démon dont il s'agit n'est pas celui de Socrate, ou de Goethe, il se nomme Lucifer ou Satan. Il en tire même un sonnet au dessein très pur :

*Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon ;
Il nage autour de moi comme un air palpable.*

La poésie : un médium

Pour Baudelaire, la nature offre à l'âme la possibilité de se voir, elle est un miroir, et elle offre au surnaturel la possibilité de se manifester. Elle est un lieu épiphanique et du soi, et de Dieu – ou du démon. La poésie est ce « médium » par quoi l'un et l'autre monde sont « convertibles ». Il renoue avec le long fleuve sous-jacent de croyances, de rêves et d'aspirations que le romantisme a libéré, et auxquels bien des esthétiques épuisées vont chercher sang, substance et nourriture:

*« Baudelaire va reprendre aux courants avortés du romantisme des éléments qui n'étaient pas encore parvenus à une affirmation littéraire complète : un certain rêve exotique lourd de volupté indécente, l'atmosphère à la fois quotidienne est profonde où les plus humbles choses dévoilent la tragédie éternelle, l'appétit furieux et désespéré de la mort qui de 1830 à 1840 s'est emparé de nombre d'êtres plus ou moins obscurs. »*⁷

Surtout, à sa manière, avec un outillage moderne Baudelaire fait revivre une sorte de « pansémiosis métaphysique » fondée sur l'idée de l'« analogie universelle ». Il réanime une idée du symbole comme apparition ou expression qui renvoie à une réalité obscure, inexprimable au moyen de mots, intrinsèquement contradictoire – ce qui peut expliquer son esthétisme de l'oxymore – et donc à une sorte de révélation d'une puissance sacrée, à un message jamais épuisé et jamais épuisable. Il voit dans la nature une immense réserve de signifiés, que l'analogie lui permet de capter à la source. Il mettra simplement cette révélation sous le signe de Satan. La nature est vue chez Baudelaire, non comme voie d'accès au divin mais comme une épiphanie d'origine ambiguë, comme une structure symbolique.

L'allégorisme universel exprime chez lui une manière féerique et hallucinée de considérer l'univers comme un seuil. Le rapport spéculaire qu'il établit entre langage, pensée et nature des choses est un engin à traverser le réel. Ni apparence, ni puissance de suggestion. Les choses valent pour ce qu'elles signifient dans l'univers poétique de Baudelaire et c'est ce qu'elles signifient qui leur donnent cette consistance ontologique. Les valeurs communicative et expressive de l'art s'ordonnent à la valeur significative, qui est première.

Dante et Baudelaire

Dante accomplit et assume une époque : le Moyen âge. Mais en une certaine manière, il a été servi par son temps.

Baudelaire a été détruit par le sien. Il a révélé l'éternel et le surnaturel dans l'homme. Mais il l'a révélé dans la perversité de l'homme, là où Dante l'a révélé dans la justice et la piété. Figure renversée, certes, convulsive parfois, mais figure de la grâce néanmoins.

Pour Dante, la beauté pour l'un était un sacrement ou tout au moins présentait-elle une dimension sacramentelle. Pour Baudelaire elle est une idole. Il avait lui aussi, sa muse et son ange gardien, celui-ci

⁶ Cité par Marcel Raymond, « Baudelaire », in *Etre et dire*, p. 141-142.

⁷ Marcel Raymond, *De Baudelaire au Surréalisme*, p. 19, note de bas de page.

comme celle-là impuissants à le sauver. D'où Baudelaire regarde les choses, la poésie requiert de ressentir la fissure et le désordre. L'auteur des *Fleurs du Mal* l'a ressenti avec une exceptionnelle acuité⁸ : il savait que la beauté est un des Noms divins. Mais son expérience en était obsédée, et son extraordinaire don de perception le lui révélait : ce nom divin était détaché de Dieu, et régnait dans notre ciel humain, mais séparé.

Où Thomas d'Aquin avait dit : « *l'existence de toutes choses dérive de la beauté de Dieu* », Baudelaire dit : « *Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe ? c'est toujours la beauté* ».

La beauté devenait ainsi l'idole insatiable de l'art. Et si le démon n'était pas beau, Baudelaire se chargeait de le rendre beau.

Mais quand un Nom divin de Dieu tombe sur la terre, il découvre aux hommes un visage étrange, ambigu, et il affronte lui-même une destinée tout aussi étrange et ambiguë. Baudelaire, qui a ramassé ce Nom divin

de Dieu tombé dans le monde des hommes, a ainsi découvert que la Beauté n'est pas un ornement qui puisse être obtenu par des règles pratiques, mais qu'elle est une modalité cosmique que les règles permettent de reconnaître dans l'art, en homologie avec la loi qui régit l'univers.

C'est pourquoi le Moyen Age lui conférait un statut particulier : celui de « transcendantal ».

Et c'est ce statut que Baudelaire a rendu à la Beauté, en même temps qu'il l'a donné à la poésie.



BIBLIOGRAPHIE

- | | |
|-----------------|---|
| Aragon (L.) | <i>Avez-vous lu Victor Hugo?</i> Les éditeurs français réunis |
| Marcel Raymond | <i>Etre et dire</i> , « Baudelaire » p |
| Marcel Raymond, | <i>De Baudelaire au Surréalisme</i> |
| Maritain (J.), | <i>La Clef des Chants ;</i>
<i>Frontières de la poésie</i>
<i>L'Intuition créatrice, 1959</i> |
| Salel (J. C.) | « A propos du <i>Baudelaire</i> de Jean-Paul Sartre », <i>La Table ronde</i> , n° 3, mars 1948. |
| Vivier (R.) | <i>L'originalité de Charles Baudelaire</i> , Paris, Renaissance du livre, 1926. |

⁸ Maritain (J.), *L'Intuition créatrice*, pp. 581 sq.